Soif et Puits dans la poésie française de Benjamin Fondane

Gisèle VANHESE*

Key-words: *well, water, thirst, center, death, memory*

Bachelard reconnaît qu'« une psychanalyse de l'imagination matérielle [...] devrait entreprendre une psychologie des boissons et des philtres » (Bachelard 1979a : 169). L'Eau lui apparaît comme la substance primordiale et il consacrera un chapitre de son beau livre *L'Eau et les rêves* à « l'eau maternelle et féminine ». Il y affirme en particulier « la suprématie de l'eau terrestre sur l'eau marine » (Bachelard 1979a : 208) dans notre imaginaire. Eau douce, boisson heureuse, qui est celle des sources, des fontaines et des puits. Si plusieurs études ont été consacrées à l'importance du souffle, de la voix et du cri dans la poésie de Benjamin Fondane, aucune n'a pas encore pris en considération un thème central de cet auteur: la soif. Nous voudrions analyser quels en sont les différents sens dans l'œuvre fondanienne ainsi que son articulation avec une constellation symbolique qui lui est souterrainement reliée, celle de l'Eau et du Puits.

Pour Bachelard, « Le puits est un archétype, une des images les plus graves de l'âme humaine » (Bachelard 1978b : 98). Et comme tous les grands archétypes, il est ambivalent dans sa structure anthropologique profonde. Dans la perspective de l'imaginaire, le Puits offre un double aspect car il communique à la fois avec la Terre et l'Eau. Creusé dans le sol, il concentre en lui toutes les puissances de la grotte et du souterrain. Le Puits est en relation avec le monde d'en bas; il est un lieu fermé « où travaille la matière même des crépuscules » (Bachelard 1979b : 205), comme la caverne dont il reprend le symbolisme. Par ailleurs, la présence de l'eau-miroir le relie au grand complexe de Narcisse, mais un Narcisse déjà nocturne, un *revenant.* Reprenant le symbolisme de la Porte, le Puits peut en fait se transmuter en ouverture sur l'au-delà et le règne des morts. Il est, en petit, un véritable gouffre qui, dans l'Antiquité, était souvent une voie d'accès à l'Hadès.

À l'opposé des « eaux profondes, des eaux dormantes et des eaux mortes », apparaissent les « eaux claires, les eaux printanières et les eaux courantes »[1] dont la source et la fontaine sont en quelque sorte les emblèmes. Or le Puits, dans certaines circonstances, peut capter les caractéristiques de l'eau vive, comme la fraîcheur. « La *fraîcheur*, écrit Bachelard, est ainsi un adjectif de l'eau. L'eau est, à certains égards, la fraîcheur substantifiée » (Bachelard 1979a : 46). Par sa fraîcheur et sa limpidité,

* Università della Calabria, Arcavacata di Rende (Cs), Italia.

[1] Titre de deux chapitres de *L'Eau et les rêves* de Bachelard.

BDD-A1093 © 2012 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.25 (2026-11-08 01:03:30 UTC)

l'eau est un symbole de la pureté et elle entraîne fréquemment avec elle une rêverie de purification et de régénération comme l'atteste le mythe de la Fontaine de Jouvence.

1. Une soif ardente

Le thème de la soif hante la poésie fondanienne et revêt de nombreuses valences. La soif de connaissance s'inscrit d'abord dans l'aventure d'Ulysse, le héros homérique qui traverse toute l'œuvre de Fondane depuis les poèmes roumains de jeunesse jusqu'au *Baudelaire et l'expérience du gouffre*. Un Ulysse fasciné par l'aventure, hanté par le désir de connaître de nouvelles terres, d'outrepasser, comme chez Dante, les colonnes d'Hercule du savoir et dont l'émigrant sera, pour Fondane, une nouvelle hypostase. Pour le poète, comme pour l'Ulysse dantesque, surgit « la soif de l'esprit comme une lame nue » (Fondane 2006 : 39) (qualifiée plus loin de « soif du long Savoir », Fondane 2006 : 94):

> et nous irons, bris d'une vieille danse,/ sur toute la terre, et plus loin,/ porteurs d'un secret dont s'est perdu le sens,/ crier au visage des hommes notre soif incurable... (Fondane 2006 : 31).

À un certain moment, cette « soif d'inconnu vorace » surgit dans un poème d'*Ulysse*, « écrit à bord du Mendoza, le 30/VII/29 » (Fondane 2006 : 28) alors que Fondane fait route vers l'Argentine. On ne peut s'empêcher d'y discerner une référence souterraine à la dernière strophe du *Voyage* de Baudelaire:

> Verse-nous ton poison pour qu'il nous réconforte!/ Nous voulons, tant ce feu nous brûle le cerveau,/ Plonger au fond du gouffre, Enfer ou Ciel, qu'importe?/ Au fond de l'Inconnu pour trouver du *nouveau*! (Baudelaire 1963 : 127).

La référence à la Mort « vieux capitaine », dans le même texte, entraîne avec elle les images apocalyptiques du départ vers l'Au-delà. « Tout un côté de notre âme nocturne s'explique par le mythe de la mort conçue comme un départ sur l'eau » (Bachelard 1979a : 103) affirme Bachelard.

Fondane semble retrouver lui aussi le schème archétypal de la navigation mortelle, de la mort considérée comme traversée, dans un texte où se profile la tentation du suicide:

> J'ai soif de l'autre rive./ Pourquoi ne pas tenter la source vive?/ Il n'est qu'un pas.../ Hardi! ma soif. Embarque! (Fondane 2006 : 229).

La soif existentielle[2] devient le catalyseur de sa quête d'une vraie vie qui ne serait plus, comme chez Rimbaud, absente:

> La vie n'est pas ici, est-elle donc là-bas?/ Est-il donc quelque chose qui réponde à la soif –/ à cette jeune soif qui fait tourner les cœurs (Fondane 2006 : 128).

« Il n'y a pas assez de réel pour ma soif! » (Fondane 2006 : 21) s'écrira-t-il. Ne pourrait-on pas considérer ce cri comme une sorte de manifeste de sa poétique? Une poétique qui s'enracine avant tout dans le visible et dans la finitude, pour inclure tout le réel y compris « l'infirmité et le désespoir, et la laideur, et le hasard, et l'injustice » (Fondane 1938 : 60). Poétique de l'imperfection et de

[2] Fondane parle de la « soif d'existence » (Fondane 1994 : 27).

BDD-A1093 © 2012 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.25 (2026-11-08 01:03:30 UTC)

l'inachèvement, l'auteur préférant « la lézarde au poli, la fêlure à l'impeccabilité » (Fondane 1994 : 401) auquel répondra, bien plus tard, le credo d'Yves Bonnefoy: « L'imperfection est la cime » (Bonnefoy 1978 : 117). Fondane ajoute que « ce qui touche particulièrement le poète c'est précisément le jaunissement de la feuille, la tombée du fruit mûr, l'instant de la décomposition » (Fondane 1938 : 13). Cette soif de réel se réfère, chez Fondane, non seulement à la passion de vivre la vie dans toute sa plénitude, mais aussi à l'enjeu même de la modernité artistique. Comme il l'observe dans son *Faux Traité d'esthétique*, face à un monde dévitalisé et devenu fantomatique ou spectral, le « désidératum angoissant de l'artiste moderne » est « de la réalité, encore de la réalité, toujours de la réalité! » (Fondane 1938 : 83).

Pour Fondane, la boisson fondamentale, qui étanchera toute soif, est d'abord un lait, comme l'avait par ailleurs constaté Bachelard, pour qui « toute eau est un lait. Plus précisément, toute boisson heureuse est un lait maternel » (Bachelard 1979a : 158):

> Qu'il ferait bon téter ton lait sauvage, ô vie [...]/ J'ai soif de toi, échevelée (Fondane 2006 : 28).

La soif fondanienne est aussi ardente. En convoquant l'image de la flamme, il unit – en des noces paradoxales et paroxystiques – l'Eau féminine et le Feu masculin en une sorte de *coincidentia oppositorum*: « brûlions-nous de la même soif ? » (Fondane 2006 : 43). Comme l'observe Bachelard, « dès que deux substances élémentaires s'unissent, dès qu'elles se fondent l'une dans l'autre, elles se sexualisent. Dans l'ordre de l'imagination, être contraires pour deux substances, c'est être de sexes opposés » (Bachelard 1979a : 129–130). Citons encore « Si la soif vous brûle » (Fondane 2006 : 155), une « soif de combustion si vive » (Fondane 2006 : 253). De manière réversible « a soif le feu » (Fondane 2006 : 234). Notons que, chez Fondane, la source est dite brûlante à plusieurs reprises, en une sorte d'homologie sympathique avec la soif: « source ardente » (Fondane 2006 : 56), « sources brûlantes » (Fondane 2006 : 146).

Conformément à toute la réflexion de Fondane destinée à repenser et à fonder une véritable philosophie existentielle, cette soif est avant tout dominée par l'appel à Autrui, par la présence de l'Autre qui s'incarne bien souvent, chez lui, dans le pauvre et le paria comme l'émigrant ainsi que dans les victimes des crimes de l'Histoire comme les Juifs :

> Longue et si atroce soif/ d'humain, inapaisée, inapaisante, unique (Fondane 2006 : 59).

Dans un poème de 1943, alors que Paris est occupé par les troupes allemandes et qu'il est lui-même traqué à cause des lois antisémites, il constate amèrement que cette soif n'a pas toujours été apaisée. Sorte de bilan de sa vie qui nous offre une image extrêmement forte du désenchantement: « ma soif s'est échouée aux terres de rupture,/ portée par le jusant » (Fondane 2006 : 217). Fondane rejoint ici la méditation baudelairienne sur l'« amer savoir » du voyage, mais avec – en plus – un arrière-fond apocalyptique où l'imaginaire de la mer, et en particulier du naufrage, continue de hanter l'évocation. La soif s'échoue comme un navire mais ici il n'y aura pas d'île accueillante car les terres sont de « rupture » et surtout elle ne pourra

BDD-A1093 © 2012 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.25 (2026-11-08 01:03:30 UTC)

pas trouver un havre car c'est la marée descendante – le jusant – qui l'emporte à jamais au large vers le gouffre.

2. Eau de vie et de mort

Bien avant de céder à l'amertume et au désenchantement, Fondane louait la vie d'avoir prévu la soif et l'étanchement, l'exil et le retour, le refus et l'acquiescement, le réel et le rêve: « Que la balance est juste/ entre réel et songe, entre la soif et l'eau! » (Fondane 2006 : 67). À côté des sources et des fontaines, le Puits offre son eau généreuse à l'assoiffé. Dans la poésie française[3] de Fondane, un poème d'*Ulysse* révèle un paradigme mémoriel de la vie en Bessarabie où s'inscrit le puits « comme une bouche dont la langue est fraîche » (Fondane 2006 : 26). Il dispense ici une eau qui rafraîchit et régénère, la bouche étant, à beaucoup d'égards, reconnaît Cazenave, « en rapport avec le symbole du sein nourricier de la mère » (Cazenave 1998 : 89). Espace édénique d'une terre « qui nous promet le réel à partir de l'évidence des biens » (Bonnefoy 1980 : 318) sur laquelle s'abattra la catastrophe de 1914, l'exode des paysans préfigurant en quelque sorte pour Fondane celui de 1940 auquel il assistera bien plus tard en France. Notons l'association, dans la succession des vers, du cheval et du puits qui reviendra de manière dramatique dans *L'Exode*:

> Cela sombrait à vue d'œil,/ ils lâchaient les maisons qui sentaient l'incendie,/ le pré si doux aux naseaux du cheval,/ le puits comme une bouche dont la langue est fraîche (Fondane 2006 : 26).

L'*Intermède* de *L'Exode* propose, lui, un poème (XVII) centré entièrement sur un puits, qui réverbère toute l'atmosphère tragique de l'exode français en juin 1940, dont Fondane avait été le témoin:

> Cheval, ayant perdu ton cavalier, quel long/ regard amer, le tien. Tes croupes sont usées/ comme une vieille chaise. C'est fini, c'est fini/ et nul ne pense à toi. Tu erres dans la ferme/ déserte, autour du puits. Le soleil dans tes plaies/ s'enfonce, il est midi, et le soldat blessé/ qui entre dans la cour, les yeux hagards, emplis/ de visions, en vain cherche dans les armoires/ fièvreusement des choses secrètes. Il va au puits,/ boit au seau et recouvre le puits d'un mouvement/ mécanique. Cheval, je te vois approcher/ et regarder cette eau. Tu as été aussi/ de la bataille, du massacre./ Tu ne sais pas parler, tu danses autour du puits,/ tu danses autour de l'homme, /mais le soldat fourbu s'est allongé par terre,/ les yeux ouverts. Tu danses de plus en plus. Le jour/ monte son ombre autour du puits. Silence. L'eau./ La bataille est finie, mais il y a encore/ de l'eau au puits. De l'eau!.../ Tu tournes dans un vaste ballet de sources vives/ vite, toujours plus vite dans l'eau insaisissable./Dans les grands yeux ouverts de l'homme, ton image/ s'est écroulée, immense. Elle est sortie du champ./ Pardon, cheval! (Fondane 2006 : 185–186).

Le tourment et la mort du cheval deviennent comme un condensé de la folie et de l'horreur de la guerre. Monique Jutrin note, avec justesse, que

[3] Signalons le terme *Puits* apparaît dans la pièce théâtrale inédite de Fondane *Le Puits de Maule*, adaptation de l'œuvre de Nathaniel Hawthorne. Ce titre est en fait repris au chapitre VI du roman, où il désigne un puits ensorcelé qui semble receler les secrets de la maison aux sept pignons. Consulter Freedman 2008.

BDD-A1093 © 2012 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.25 (2026-11-08 01:03:30 UTC)

> Dans la scène, fort émouvante, de la mort du cheval, le poète demande pardon à l'animal: pour l'indifférence de l'homme, pour son manque de fraternité dans la souffrance. Dans un des brouillons, apparaît même une prière à la mémoire du cheval: *ô terre! sois-lui bonne et douce et maternelle/ préserve-le, ô terre, de devenir un homme* (Jutrin 1010 : 30).

On peut, par ailleurs, se demander si le soldat – lui-même blessé – dort vraiment. Ses « grands yeux ouverts » signalent-ils son effarement devant la catastrophe ou sont-ils ceux d'un mort que nul n'a veillé? Rappelons que dans la *Chanson de l'émigrant*, le père est allongé, lui aussi, « les yeux ouverts » dans la tombe: « Mon père, couché sous la terre/les yeux ouverts dans le tombeau » (Fondane 2006 : 38).

Dans son agonie, rendue encore plus atroce par la chaleur de l'été et de Midi – « Le soleil dans tes plaies/ s'enfonce » – le cheval rêve de « sources vives » et se met à tourner autour du puits qui, avec l'« eau », l'« ombre » et le « silence », forme un véritable Centre apportant vie et salut. Il apparaît comme une victime, emblématisant avant tout l'homme jeune dont la vie a été interrompue par la violence de la guerre, vu que le cheval est, pour Chevalier et Gheerbrant, « symbole de force, de puissance créatrice, de jeunesse, prenant une valorisation sexuelle autant que spirituelle » (Chevalier, Gheerbrant 1969 : 229).

Un poème, appartenant au *Mal des fantômes*, propose une autre occurrence du puits, elle aussi tragique. Dans ce texte, plus philosophique que le précédent, nous prenons acte que l'humanité est hantée par la quête d'un sens introuvable. L'homme y est le « même lourd chameau », le « même arabe/chercheur de puits » (Fondane 2006 : 92), deux images qui s'inscrivent dans la constellation unissant Puits et Désert. En fait, Chevalier et Gheerbrant notent que

> Dans la Bible, les puits dans le désert, les sources qui s'offrent aux nomades sont autant de lieux de joie et d'émerveillement [...]. La marche des Hébreux et le cheminement de chaque homme durant son pèlerinage terrestre sont intimement reliés au contact extérieur ou intérieur avec l'eau, celle-ci devient un centre de paix et de lumière, oasis (Chevalier, Gheerbrant 1969 : 376).

Le thème de la soif – ici spirituelle – traverse donc souterrainement l'évocation. Comme dans le Deutéronome (32, 2), « l'âme apparaît ainsi comme une terre sèche et assoiffée, orientée vers l'eau » (Chevalier, Gheerbrant 1969 : 376). Dès la première strophe, cette quête prend, chez Fondane, l'aspect d'une ronde autour d'un centre: « Tout tourne en rond autour de quelque chose » (Fondane 2006 : 91). Ronde qui sera reprise – dans les vers conclusifs – pour qualifier la marche du Juif errant qui devient ici circulaire:

> le même lourd chameau, le même arabe/chercheur de puits./ La mort saisit le vif/ en marche, juif errant, changeant de pose,/ tournant autour de quelque chose qui/ tourne à son tour autour de quelque chose... (Fondane 2006 : 92).

Ce parcours fondanien coïncide alors avec le périple d'Ulysse: « le Juif Errant – observe Jean Brun dans *Les Vagabonds de l'Occident* – est l'image même de l'homme qui, sur l'horizontalité du monde, ne trouve jamais que l'ombre de ce qu'il cherche. À chaque instant il fait l'épreuve de l'Incommensurable, l'épreuve qu'il n'y a pas ici-bas de port possible. Il est celui en qui s'incarne, de façon privilégiée, cet être de la *diaspora* perpétuelle que l'homme ne cesse d'être » (Brun 1976 : 22).

BDD-A1093 © 2012 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.25 (2026-11-08 01:03:30 UTC)

Équation spirituelle qu'énonçait déjà le vers: « Juif, naturellement, tu étais juif, Ulysse » (Fondane 2006 : 20). Mais ne peut-on pas non plus discerner, dans ce mouvement du Juif « tournant autour de quelque chose » (et en fait mouvement de tout homme), la course même – désir et désillusion, élan et chute – du cheval autour du Puits fermé recelant l'Eau inaccessible?

3. Mémoire et eau stymphalisée

Signalons enfin le poème inédit, que Monique Jutrin a retrouvé dans un bloc-notes où Fondane consignait ses réflexions sur l'œuvre de Chestov:

> Le vieux jardin est mort, de notre enfance,/ tarie la citerne où l'on a bu,/ et le gros livre tant de fois relu/ et l'espérance est elle-même rance (Jutrin 2011 : 158).

Il est intéressant de noter que Fondane utilise ici le terme *citerne*, non selon le sens courant de réservoir d'eau de pluie (et donc non potable), mais bien de *puits*. La *citerne* appartient à la demeure, plus précisément à la cave qui – nous dit Bachelard – est « *l'être obscur* de la maison, l'être qui participe aux puissances souterraines » (Bachelard 1978b : 35). L'imaginaire fondanien s'assombrit: « la citerne où l'on a bu » s'inscrit dans un paradigme de l'amertume. Mélancolie provoquée par les circonstances historiques – le poème date de 1943 (Jutrin 2011 : 158) –, par le devenir temporel et son usure: le livre[4] a été plusieurs fois relu et l'espérance rime maintenant avec « rance ». Dans le premier vers du quatrain, Fondane constate douloureusement la mort du « jardin » de l'enfance. Enfance dont Monique Jutrin affirme qu'elle est « rêverie cosmique où l'être est en communion avec l'univers, bonheur d'être en un lieu d'innocence et de confiance, dans un temps qui échappe à l'histoire » (Jutrin 1989 : 99). Jardin, qui – avec son point d'eau – constitue un véritable lieu paradisiaque. Comme le relèvent Chevalier et Gheerbrant, « le cloître des monastères, le jardin clos des maisons musulmanes, avec sa fontaine centrale, sont des images du Paradis » (Chevalier, Gheerbrant 1969 : 531). D'un point de vue psychanalytique, le jardin abritant une fontaine/puits ou une source est « une image de la partie la plus centrale de l'être, du Soi, du 'cœur profond de l'âme' » (Cazenave 1998 : 332).

Quelque chose semble s'être brisé au moment où Fondane écrit ces vers. L'enfance, en Roumanie devient fantomale et est indissolublement liée au jardin et à l'eau – aujourd'hui tarie – de la citerne. Même thème du livre (et de la lecture), même regret dans *Tout à coup* (1944): le cœur désolé « est troué comme un filet de pêche » tandis que surgit le cri: « Ah! Dieu que n'ai-je/ su garder dans mon cœur un peu de cette neige! » (Fondane 2006 : 225). *Neige tombée* (1943) évoquait le même passage du temps dans une atmosphère apparemment plus sereine car le crépuscule y est « doux ». Mais ici aussi la jeunesse est « à peine plus réelle que le seizième siècle » et les jeunes filles sont « mortes » comme le jardin:

> Oui, les saisons ont passé; eh oui, les Décembres/ roulent sur les pavés le creux de leurs cerceaux (Fondane 2006 : 245).

Chez Fondane, *puits* et *citerne* semblent condenser – dans leur espace réduit – un peu du « paysage » roumain inoublié. Comme le note avec justesse Bachelard,

[4] Pour ce thème, consulter Jutrin 2002.

BDD-A1093 © 2012 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.25 (2026-11-08 01:03:30 UTC)

« le pays natal est moins une étendue qu'une matière; c'est un granit ou une terre, un vent ou une sécheresse, une eau ou une lumière. C'est en lui que nous matérialisons nos rêveries; c'est par lui que notre rêve prend sa juste substance; c'est à lui que nous demandons notre couleur fondamentale » (Bachelard 1979a : 11–12). Lui-même note, dans une réflexion curieusement proche de la rêverie fondanienne, un souvenir d'enfance concernant un puits: « C'était dans un jardin bientôt perdu.... » (Bachelard 1978b : 98). Il ajoute même: « Mais un mal sourd m'est resté. Je sais ce que c'est qu'un puits de l'être » (Bachelard 1978b : 98). Chez Fondane, ce « puits de l'être » participe en quelque sorte à sa grande méditation sur le Gouffre.

Le pays de l'enfance fondanienne n'est pas loin de la Bucovine que Paul Celan appelle *Brunnenland*[5], au sens indécidable: pays des « sources » ou pays des « puits »[6]. Le Puits est donc, chez Fondane, une image-palimpseste, une sorte de métonymie ou « part métonymique de la métaphore » selon la définition d'Yves Bonnefoy. L'auteur de *Dans le leurre du seuil* considère même que la caractéristique essentielle de la poésie moderne réside dans l'emploi systématique de la dimension métonymique, qui renvoie toujours à une globalité virtuelle, où les images apparaissent comme des fragments reliés par contiguïté à un Tout absent. Responsable d'hermétisme, mais aussi chance de ne pas perdre notre présence au monde dans la parole:

> Cet inconnu, cet inconnaissable même, qu'il y a donc au cœur de l'élaboration du poème, c'est ce qu'on pourrait appeler, peut-être, la part métonymique de la métaphore, car tout se passe là comme si, pour comparer par exemple notre univers et une demeure, je ne pouvais accéder à l'élément comparant qu'en m'attachant à des choses, ou des événements, ou des êtres, qui lui sont reliés – pour moi – par contiguïté [...]. C'est cette dimension métonymique qui fait, pour une grande part, la difficulté de la poésie moderne (Bonnefoy 1985 : 422–423).

On décèle, chez Fondane, comme l'amorce du mouvement d'anamnèse qui traversera toute la poésie de Celan. Mais pour l'auteur de la *Todesfuge*, la quête du passé perdu ne coïncidera plus seulement avec la recréation de l'enfance roumaine, mais aussi et surtout avec la mémoire des morts de la Shoah, Shoah dont Fondane sera lui-même une victime. Le poète devient alors un *Brunnengräber*[7], un puisatier, un creuseur de puits. Avec *citerne*, l'eau claire et légère de la poésie roumaine fondanienne s'est transmutée en eau nocturne, en eau stymphalisée (Bachelard 1979a : 137), communiquant avec un monde qui, comme le jardin, est mort.

[5] Dans *So bist du denn geworden* (in *Mohn und Gedächtnis*).

[6] *Brunnen* possède plusieurs significations – « source », « puits » et « fontaine » – que n'éclaire pas toujours le contexte de la poésie hermétique celanienne.

[7] *Brunnengräber* (*Schneepart*). Dans son commentaire du poème, Jean-Pierre Lefebvre note: « *Brunnen* signifie à la fois la fontaine (et *Brunnengräber*, le fontainier) et le puits (et *Brunnengräber* – ou *Brunnenbohrer* –, le puisatier). Celui qui creuse dans le vent (le poète qui creuse dans le souffle de la parole) convoque ceux qui creusent leur tombe dans les airs du poème *Todesfuge*. Le titre peut également s'entendre au sens de 'tombes en/de puits', pluriel de *Brunnengrab*, qui évoquerait un certain type de nécropole, ou de catacombe, inverse des 'tombes dans le ciel' » (Celan 2007 : 110).

BDD-A1093 © 2012 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.25 (2026-11-08 01:03:30 UTC)

Bibliographie

Bachelard 1978a : Gaston Bachelard, *La Poétique de l'espace*, Paris, P.U.F.
Bachelard 1978b : Gaston Bachelard, *La Poétique de la rêverie*, Paris, P.U.F.
Bachelard 1979a : Gaston Bachelard, *L'Eau et les rêves*, Paris, Éditions José Corti.
Bachelard 1979b : Gaston Bachelard, *La Terre et les rêveries du repos*, Paris, Éditions José Corti.
Baudelaire 1963 : Charles Baudelaire, *Œuvres complètes*, texte établi par Y.-G. Le Dantec, Édition révisée, complétée et présentée par Claude Pichois, Paris, Gallimard.
Bonnefoy 1978 : Yves Bonnefoy, *Poèmes*, Paris, Mercure de France.
Bonnefoy 1980 : Yves Bonnefoy, *L'étranger de Giacometti*, in *L'Improbable et autres essais*, Paris, p. 315–328.
Bonnefoy 1985 : Yves Bonnefoy, *Réponses*, in Yves Bonnefoy et al., *Yves Bonnefoy*, Colloque international de Cerisy-la-Salle, Sud, Marseille, XV, 1985, p. 422–423.
Brun 1976 : Jean Brun, *Les Vagabonds de l'Occident*, Paris, Desclée.
Cazenave 1998 : Michel Cazenave, *Encyclopédie des symboles*, Paris, Le Livre de Poche.
Celan 2007 : Paul Celan, *Partie de neige*, traduit de l'allemand et annoté par Jean-Pierre Lefebvre, Paris, Éditions du Seuil.
Chevalier & Gheerbrant 1969 : Jean Chevalier & Alain Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles*, Paris, Édition R. Laffont.
Fondane 1938 : Benjamin Fondane, *Faux traité d'esthétique*, Paris, Éditions Denoël.
Fondane 1994 : Benjamin Fondane, *Baudelaire et l'expérience du gouffre*, Bruxelles, Éditions Complexe.
Fondane 2006 : Benjamin Fondane, *Le Mal des fantômes*, Lagrasse, Verdier.
Freedman 2008 : Eric Freedman, *Une pièce inédite: **Le Puits de Maule***, dans *Cahiers Benjamin Fondane*, 11, p. 97–103 .
Jutrin 1989 : Monique Jutrin, *Benjamin Fondane ou Le Périple d'Ulysse*, Paris, Nizet.
Jutrin 2002 : Monique Jutrin, « Un lecteur nommé Ulysse », in Eadem (ed.), *Rencontres autour de Benjamin Fondane. Poète et philosophe*, Paris, Parole et Silence, 2002, p. 121–126.
Jutrin 2010 : Monique Jutrin, ***L'Exode. Super flumina Babylonis***: *les phases d'une gestation*, dans *Cahiers Benjamin Fondane*, 13, p. 19–33.
Jutrin 2011 : Monique Jutrin, *Avec Benjamin Fondane au-delà de l'histoire*, Paris, Parole et Silence.
Vanhese 2012 : Gisèle Vanhese, *Le Puits comme Seuil dans la poésie roumaine et française de Benjamin Fondane*, in *Peut-être, Revue poétique & philosophique*, 3, p. 164–177.

Thirst and Well in Benjamin Fondane's French Poetry

A study of Benjamin Fondane's imaginary, the essay makes use of methodology deriving from mythocriticism (in particular from the work of Gaston Bachelard) in order to concentrate on the literary treatment of thirst and wells in Fondane's French poetry. The theme of thirst remains ambivalent because it is at once an Ulyssean thirst for knowledge and an existential thirst, thirst of the real and the thirst of others. The well also includes numerous values – of life and of death – and becomes a real Center in a frequently tragic landscape. In one of the last poems, the well is inscribed in a meditation on the abyss, where water is transmuted into a stymphalized water in an underground relation to memory.

BDD-A1093 © 2012 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.25 (2026-11-08 01:03:30 UTC)